

Lorca à Eden Mills

Louis Lefebvre

Number 62, Winter 1995

Poésies actuelles

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/13910ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

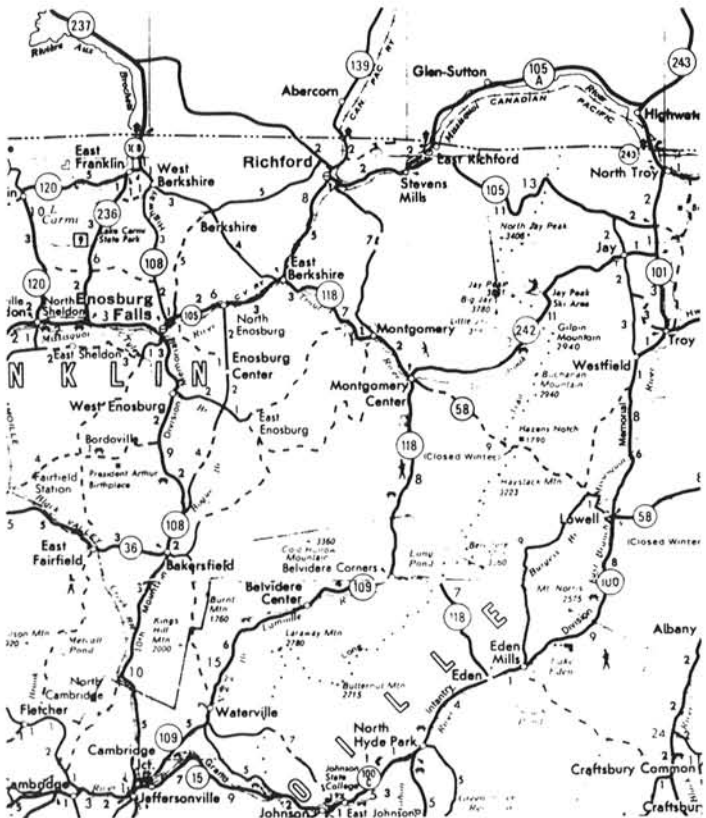
Cite this article

Lefebvre, L. (1995). Lorca à Eden Mills. *Moebius*, (62), 53–59.

Louis Lefebvre

Lorca à Eden Mills

À l'été de 1929, Federico Garcia Lorca a séjourné quelque temps à Eden Mills, au Vermont, à une trentaine de kilomètres de la frontière québécoise. Les textes qu'il a écrits pendant et autour de ce séjour sont inclus dans le recueil *Poète à New York*.



jamais tu n'auras été plus beau qu'en rêve.
sur la route qui montait aux moulins de l'éden
les chevaux écoutaient l'eau d'érable
leur monter dans la croupe
les bouleaux éblouis
attendaient comme des loups
à l'affût du pèlerin
le sentier ondulait par des cols plus faux que les andes
et cueillait des clochettes d'aurochs
oubliées dans la brume.

tu allais mener les mots dans des alpagnes sévères
federico
et redescendais à l'automne
avec un lait plus cruel
que des couteaux aztèques
tu allais nourrir de mots
les abeilles aveugles
et presser leur venin
dans le ciel de ton encre
mille menuets te faisaient oublier les boussoles
et de ces codes de femmes
s'échappaient des murmures
qui faisaient s'envoler le duvet des corolles
et le perroquet sans couleurs
pris au piège de la nuit.

il faisait trop noir pour en rire.

jamais il n'y eut de nuit plus muette.
une araignée s'encordait
sur les crêtes du vide
et tressait une rose noire
pour l'éveil des amants.
tu peinais pour briser le secret de sa danse
tes pas sur la trace des serpents dans le ciel.
une étoile filait
perdait ses mailles
jetait sa robe de lait
sous tes pas
plus nue qu'une langue sans coquille
enfouie dans la bouche des fleurs.

federico
au volant d'une lune rouillée par les larmes
tu prenais des nains blancs sur le pouce
tu lisais des mythes obscènes
dans les lignes ouvertes de leurs mains
tu tirais des lapins amnésiques
de leurs yeux
et changeais leur ennui
en musiques gitanes.

danger
disait la route qui montait aux moulins de l'éden
construction
il te faudra cacher très loin les lumières
car seuls à l'avenir seront béatifiés
ceux qui savent encore parler aux constellations.

nous étions pourtant bien avertis :
ton costume aurait une tête de fleuve.
sur la route qui montait aux moulins de l'éden
nous te cherchions dans chaque méandre
nous guettions tes cheveux
dans les branches des saules
tes yeux dans la barbe des rapides
et le lichen blessé
nous fixions
tous les poissons givrés
les papillons insomniaques
les gouttes de lait
qui sautaient en amont du soir
pour fertiliser les étoiles.

mais comment savoir si c'était bien toi
federico ?
pour tout signalement
nous n'avions qu'une pincée de cendre
sauvée de tes papiers brûlés
une empreinte de cri
dans une cagoule d'agneau sacrificiel
des traces de balles sur un muret carbonisé
reliées par des pas de lézard
et dessinant vaguement ton profil

heureusement
ces temps-là sont finis, disent-ils
heureusement
tous les temps colorés ont été annulés
il n'y a plus que le gris amnésique des cathodes
et quelques maigres indices pour te ressusciter
un fleuve
une lune
ou le petit pied rouge d'une vache
qui nous dira peut-être
dans quels pâturages assolés du ciel
plonger notre pelle
et trouver tes restes.

stanton
beau vieillard
qui te berces en crachant sur ta galerie de bois
tu regardes impassible
les armées de pèlerins
monter aux moulins de l'éden

comme des fourmis sur un sentier de sucre
ils sont là par millions
inexplicablement nombreux cette année
ils ont des coquilles sur l'épaule
des marées noires dans le dos
et le visage tatoué de masques solaires
leurs mains tiennent des gerbes de laisses
où tirent en toussant des agneaux à la gorge tranchée

ils te harcèlent de questions
stanton
toi qui as si bien connu lorca
mais tu ne réponds pas
tu es trop vieux maintenant
et l'amérique a tant changé
tu te berces en dormant devant l'écran neigeux de ta tête
et dans le silence parfait des oiseaux
on n'entend que le grésil en voix off d'un téléviseur :
guernica guernica
crient les chevreuils éventrés sous l'éclat des lasers
guernica guernica
gémissent les rats épinglés dans les herbiers des guérisseurs
guernica guernica
samara as-salman
sur l'écran les fuyards sans souliers
cherchent en pleurant les pistes effacées du désert
et toi stanton
beau vieux de la vieille nouvelle-angleterre
tu ne vois que la neige des cathodes dans ta tête
où toutes les cassettes ont été effacées
sauf une
fournie par CNN
et où meurent en hurlant
dans la boucle infinie des replays ralentis
des chiens assyriens

— *are your lips burning too ?*

murmure ève

au septième saut du caillou sur le lac

dans les yeux de chaque homme

elle cherche une pomme à croquer

quand il dort

elle lui coupe une côte

et construit en secret une échelle

qui la fera s'enfuir d'ici

elle déteste ces forêts de fougères

qui ont vu la naissance du monde

elle hait ces brouillards

remplis de plaintes de trains et d'épingles rouillées

elle vomit ces cabanes jonchées d'enfants d'émigrés

qui donnent leurs langues aux chats

et ne miment dans leurs jeux

que des poses distraites

calquées sur des photos anciennes

ce matin

un nuage s'est pendu à la cime d'un arbre

les chevreuils ont mangé tout le vent

et le lac de l'éden

est un miroir tellement immobile

que les chiens se sont mis à marcher sur les mains

quand le vent vient du nord
 tu entends les chevaux
 ruminer d'obscures langues latines
 federico
 des figures de marins naufragés
 à mille lieues des eaux
 quelques lignes de missel
 à coller contre un mur
 sous un soleil de plombs andalous
 des jurons qui paraissent
 sortis droit de la bouche
 de voltaire et de monsieur fénelon

quand le vent vient du nord
 la charrue plante son aiguille
 dans le mauvais sillon
 et nomme soudain le *bridle* licou
 la sueur du passant
 sent le thym et le raisin muscat
 et le blues qui s'écoule du piano troué
 a des croches de bourrée et de carmagnole

mais tu n'écoutes déjà plus
 ces musiques que le vent te ramène
 federico
 pour toi elles puent trop la soutane
 les pois gras et le chouan
 tu rêves à la place
 des oiseaux de cuba du chili ou de compostelle
 tu ne penses qu'à t'enfuir de ce lac
 vers le sud toi aussi
 abandonnant à breton
 qui te suivra bientôt
 ces arcanes mineurs de vaincus cléricaux
 au-delà des montagnes vertes